

à Hélène
par Manon Klein

Il y a des prisonniers qui comptent leurs jours en gravant sur les murs. Simon Rayssac purge ses peines en peignant son amour. Sur les murs de sa chambre, il reproduit inlassablement le motif d'une accolade et la déploie en une foule de couleurs. D'abord symbole mathématique, qui rassemble ou exclut, crée un groupe ou divise, elle est ici laissée ouverte afin d'offrir au regardeur une multitude de possibilités. Par un jeu de sens formel et textuel, l'accolade, geste également affectif, prend facilement l'aspect d'un cœur. Pluie d'amour ou envolée d'oiseaux peu importe, ces formes étranges emplissent la salle et racontent une histoire. Un peintre s'est enfermé dans ses appartements et se remémore dans une douce mélancolie son premier amour, « Hélène ». C'est donc une dédicace, comme la définit Roland Barthes dans l'un des chapitres de ses *Fragments d'un discours amoureux* : « Episode de langage qui accompagne tout cadeau amoureux, réel ou projeté, et, plus généralement, tout geste, effectif ou intérieur, par lequel le sujet dédie quelque chose à l'être aimé. »

« Hélène ». Son nom est encadré sur une page de livre à l'aide d'un système de règle abstrait mis au point par l'artiste et toujours ponctué du signe accolade. Dans cet espace crypté, la règle décuple de taille et cherche à devenir une échelle. Au fil des jours, dans son cabinet d'essai, l'artiste accumule les brouillons sur des laies de papier découpées, sculptures autonomes qui occupent la totalité des murs. Comme ses accolades-oiseaux qui se glissent un peu partout, il cherche à s'échapper de sa condition, à regagner son amour en l'escaladant. Serait-il parvenu à ses fins ? C'est en sciant une porte qu'il élabore son évasion. Mais que signifie cette échappée ? Le peintre rejoint-il l'objet de ses désirs ou est-il enfin libéré de ses passions passées ?

Au fur-et-à-mesure de la semaine il semblerait que Simon Rayssac se soit abandonné à son personnage, comme si ses gestes se faisaient de moins en moins conscients. Après tout, l'artiste donne toujours un peu de lui-même dans son oeuvre au point que l'art et la vie finissent par se confondre. Et même s'il ne s'agit que d'une fiction, elle n'en parle pas moins au visiteur. Comme le dit Barthes, dans « Dédicace » toujours : « ... j'ai beau écrire ton nom sur mon ouvrage, c'est pour «eux» qu'il a été écrit (les autres, les lecteurs) » (Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, « Dédicace », p. 92). Les peintures pariétales de ce lieu de solitude et de silence nous replongent dans la folie que peut provoquer en nous le sentiment amoureux.

Elles nous projettent dans le manque de l'Autre et la volonté parfois obsessionnelle de se raccrocher au passé, d'immortaliser les souvenirs, sans nous faire peur cependant, comme si les couleurs et les puits de lumière nous réchauffaient un peu et, bientôt, nous sauvaient.